

Trois films à venir

Avant même le tournage de *Sauvage* (2010), le cinéaste Jean-François Amiguet lançait le projet d'une trilogie. « Les sujets relèvent de l'autofiction. Dans le contexte actuel du cinéma suisse, il me paraît en effet opportun de repartir de ce que j'appelle nos fondamentaux, c'est-à-dire nos histoires, ici et maintenant, avec des comédiens romands et des moyens de production modestes. »

JEAN FRANÇOIS AMIGUET

L'Homme qui racontait des histoires

J'ai développé ma nouvelle trilogie de films avec l'idée de me rapprocher de l'esprit qui règne sur les plateaux de théâtre, comme l'ont si bien fait Michel Soutter, Alain Tanner et Claude Goretta, au début de leur carrière notamment.

Dans mon retour à cette méthode « artisanale », j'ai un allié très précieux en la personne de Guy Michaud, qui a repris une sorte d'hôtel (qui n'en est pas vraiment un) au-dessus de Sion. Tout y est basé sur le partage, le troc, selon les principes en vigueur dans les phalanstères de Fourier. Cet ami, avec qui je collabore depuis 1967-1968 et qui m'a beaucoup aidé à faire mes films, m'a proposé, pour fêter dignement notre soixantaine naissante, de venir tourner un film chez lui. Pour moi, réaliser une fiction, c'est demander à des amis comédiens, techniciens, de venir s'amuser avec nous pendant un mois, dans un décor propice à ce genre d'aventure. Il y a là une dimension de plaisir, de spontanéité qui me paraît tout à fait essentielle. Au final, 80% des scènes écrites dans le scénario de *L'Homme qui racontait des histoires* se tourneront à la Pitrière, chez Guy. C'est un lieu où personnellement je me sens totalement libre.

Par ailleurs, j'avais envie depuis *Au Sud des nuages* (2003) de raconter des histoires qui m'étaient arrivées durant les repérages du film. J'étais parti seul du Valais pour aller à l'autre bout du monde, sans savoir un mot de russe ni de chinois et, bien évidemment, quand on part comme ça à l'aventure, il vous arrive des bricoles, des aventures que je qualifierais de décalées.

Ainsi, avec le transsibérien, je m'arrête un soir à Irkoutsk. Je n'avais pas réservé d'hôtel et monte finalement dans une voiture, une sorte de taxi sauvage, car deux types en costume-cravate, l'air vaguement mafieux, m'avaient proposé un hôtel où ils étaient certains qu'il y aurait des chambres disponibles. Très vite, je vois Irkoutsk qui s'éloigne dans le rétroviseur. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivons dans une forêt où se trouve un bâtiment assez sombre d'aspect. Les deux types m'y emmènent et là, à la réception, une dame me demande mes papiers. Je lui donne mon passeport et pendant qu'elle en note le numéro, je tourne la tête à gauche et vois une babouchka sans âge avec une robe de chambre à carreaux écossais comme en portait ma grand-mère dans les années 1950, qui s'avance dans ma direction avec un pansement sur l'œil. Ensuite, je regarde sur ma droite et là, je vois deux garçons d'une dizaine d'années, avec des pyjamas identiques, qui marchent également dans le couloir avec chacun un pansement sur l'œil. Je me dis c'est bizarre cet hôtel.

Puis je me retourne, avise quatre types d'âge mûr qui tapent le carton dans un coin du hall et m'aperçois que chacun d'eux a également un pansement sur un œil. En fait, je me trouvais dans un hôpital ophtalmologique, tenu par un génie de la chirurgie tel



La Pitrière, « un hôtel qui n'en est pas vraiment un », servira de décor.

qu'on en trouve en Russie et pour renflouer les caisses la direction de l'hôpital louait des chambres à des touristes.

Voilà le type d'histoires qui m'intéressent quand je pars en voyage. Chercher l'insolite, sortir un peu des rails, c'est le cas de le dire, pour tenter de scanner l'âme d'un pays. Cette histoire, de toute évidence, en dit long sur l'état de la Russie. Vous ne la vivrez pas à Bümpliz ou à Ostermundigen. C'est une histoire russe!

A partir de là, je me dis, on a d'un côté un magnifique hôtel comme décor et de l'autre ces histoires que j'ai vécues en Russie, en Mongolie et en Chine. Il faudrait que le héros de mon film joue avec ces différents ingrédients. C'est alors que je me suis souvenu d'une anecdote vécue par un journaliste romand il y a plus de vingt-cinq ans. Il avait eu maille à partir avec la Radio romande parce qu'il avait prétendu être en reportage entre Moscou et Pékin alors que – pour des raisons personnelles – il n'avait pas quitté Genève. Et un jour, alors que l'émission était diffusée à l'antenne, il a été repéré par un type près de la frontière franco-suisse. Le gars n'a rien trouvé de mieux que de le dénoncer et la direction de la Radio décida finalement de se séparer de ce journaliste de génie.

Cette histoire véridique m'a beaucoup interrogé sur la notion de réalité. Nous vivons dans un monde où le mensonge est devenu la norme et je pense qu'en enjolivant un peu la réalité, le reporter en question a fait quelque chose de bien moins répréhensible qu'il n'y paraît. A mon sens, il a fait œuvre de poésie. Du jeu et du mensonge est née une forme de vérité qui dit sans doute beaucoup mieux l'état du monde actuel que ne le fait le journal télévisé, où l'on prétend rendre compte de manière très « profession-

nelle » du réel, alors que l'on n'est souvent pas très loin de l'imposture type « Timișoara » ou de l'interview bidouillée de Fidel Castro par PPDA. C'est en tout cas ma conviction!

L'Homme qui racontait son grand-père

Je ne savais quasiment rien de mon grand-père maternel, Raoul Stucky, sinon qu'il avait quitté ma grand-mère à Olon en 1929, alors que ma mère avait 2 ans. C'était un sujet tabou dans la famille.

L'histoire que je souhaite raconter à son sujet démarre véritablement au moment

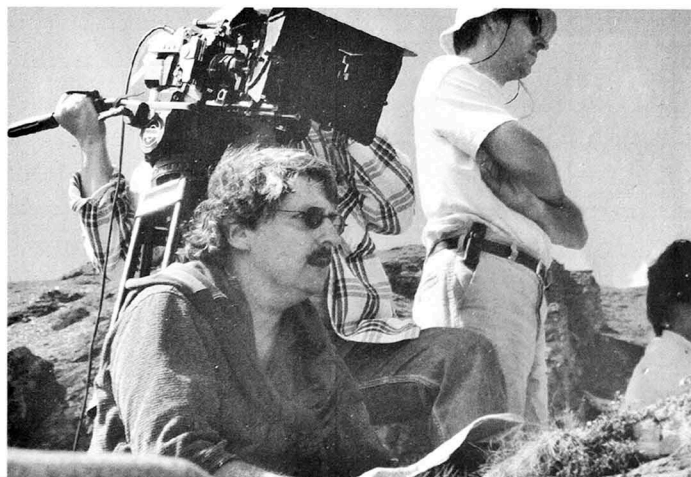
où ma mère meurt, en septembre 2008. Deux mois après l'enterrement, je reçois une lettre du Havre, de Jeannine Rémignard, qui me dit: « J'étais la compagne de votre grand-père, j'ai plus de 90 ans et j'aimerais beaucoup faire votre connaissance ».

Quelques jours plus tard, je prends le train pour la France et sonne à sa porte. La vieille dame, toute pimpante, m'avait préparé un petit repas et, très vite, me présente des photos de mon grand-père, à partir de 1933. Je sentais une très forte émotion chez elle. Elle me montre une première photo, à Amsterdam, sur une scène d'opéra où mon grand-père se trouvait en présence de deux jeunes superbes danseuses pour lesquelles il avait probablement écrit un ballet. Elle me dit qu'il aimait beaucoup les dames et qu'elle en avait parfois un tout petit peu souffert. Puis elle me montre une autre photo où l'on retrouve mon grand-père sur le quai d'un port, en partance pour l'Afrique, où il devait aller monter un spectacle musical.

Ensuite, elle me tend une autre photo, sa main tremble. Au moment où je vais la saisir, elle retire son bras, me regarde et très émue me dit: « Quand je vous vois, je vois Raoul! Le même front, le même regard, et surtout, ces mains qui s'agitent comme des oiseaux lorsque vous racontez des histoires! ».

Après cela, elle me dit que mon grand-père est arrivé à Paris au début des années 30, qu'il s'est installé dans le quartier des accordeonistes, rue du faubourg Saint-Martin. Comme il était un excellent mélodiste, il a d'abord gagné sa croûte, péniblement, en composant pour les bals populaires. Ça a très bien marché, au point qu'il a pu dans les années suivantes se faire engager par les Editions Raoul Breton et faire des compositions, des orchestrations et des arrangements pour Mireille et Charles Trenet, comme ensuite pour Charles Aznavour et Gilbert Bécaud, bref pour de grandes vedettes.

Grâce à Jeannine Rémignard, Raoul Stucky a également été en contact avec Suzy Solidor, une star du show biz des années 30-40 qu'elle accompagnait au piano. Cette femme accueillait dans ses cabarets les chanteurs de l'époque qui y faisaient leur banc d'essai. Il y avait aussi des humoristes,



Jean-François Amiguet. Collection Cinémathèque suisse



Raoul Stucky, dans une salle de spectacle.

des jongleurs, des danseuses, c'était le monde de la nuit qui évidemment – pendant la guerre – était principalement fréquenté par l'occupant nazi. A la Libération, Suzy Solidor a d'ailleurs eu quelques démêlés avec la justice de son pays, mais je crois qu'au final elle s'en est plutôt bien sortie. Pour ma part, aujourd'hui, je ne peux pas ne pas me demander ce qu'a vécu mon grand-père durant cette terrible période de l'Occupation. Lorsque je vois des images d'archives, je tente de le repérer, au coin d'une rue, à la terrasse d'un bistrot. Pour l'instant, j'en suis réduit à imaginer ce qu'a été son existence. Ma seule certitude, c'est qu'il n'est pas rentré en Suisse depuis son départ en 1929.

Jeannine m'explique encore que la véritable passion de Raoul, c'était les ballets. Il aimait écrire des chorégraphies avec des arguments étonnants. Par exemple, l'histoire d'un marin qui, après avoir fait le tour du monde pendant des mois, rentre au pays et y retrouve une prostituée dont il était tombé amoureux avant son départ. Mais cette dernière se bagarre à son sujet avec une collègue, elle-même amoureuse du marin. On imagine la suite...

Mais pour moi se pose la question de savoir comment cet homme, né en 1899 à Neuchâtel, originaire de Münsingen dans le canton de Berne, et ayant vécu à Ollon avec ma grand-mère, a pu imaginer des histoires pareilles, tellement éloignées de ce qu'a dû être sa vie. En fait, c'était un raconteur d'histoires et, d'une certaine façon, je pense aujourd'hui qu'il me légitime dans mon rôle de conteur, au cinéma comme ailleurs! Peut-être que je marche dans ses pas...

Depuis deux ans, la fille de Jeannine, Marie-France, qui a 73 ans aujourd'hui, m'aide à retrouver des documents, des disques, des partitions, des enregistrements de mon grand-père. On a des centaines de kilos de matériel qu'on a rapatriés de la cave de Jeannine après sa mort, en été 2013. J'ai

également filmé ces deux femmes qui m'ont beaucoup parlé de Raoul et je me suis rendu compte qu'il n'avait pas de véritable statut en France, qu'il n'avait jamais touché la sécu, n'avait jamais véritablement existé d'un point de vue administratif. A tel point que, quand il est mort, en 1971, on n'a pas pu l'enterrer de manière classique. Il a dû partager sa tombe avec un oncle de Jeannine qui venait de mourir...

Tout cela m'a amené à m'interroger sur ce qu'est un artiste, sur ce qu'a dû signifier pour lui de quitter sa femme, Mathilde Stucky, ma grand-maman, que j'ai très bien connue, et sa fille. Quel courage a dû être le sien, à 30 ans, pour quitter son univers à Ollon et aller s'aventurer dans la capitale française. Je me suis interrogé sur ma propre existence et j'ai eu le sentiment, en forçant un peu la note, que je « devenais » a posteriori mon grand-père.

Dans la dernière partie du film, je vais d'ailleurs m'habiller, me coiffer comme lui et vivre un peu la fin de sa vie. C'est une démarche qui m'intéresse que de passer dans le même film de l'enquête documentaire à la fiction pure.

J'ambitionne d'ailleurs de remonter une partie d'un ballet qu'il a écrit dans la deuxième moitié des années 50, alors qu'il approchait la soixantaine. Il y racontait l'histoire d'un vieux clown sur le déclin, directeur d'un cirque misérable, qui imagine faire un dernier spectacle avec une trapéziste qui n'est autre que la jeune femme qu'il a aimée quand il avait 20 ans et qui l'a quitté. Il en est toujours amoureux.

A la fin du film, mon grand-père sera sur son lit de mort, à passer de la réalité au rêve, c'est-à-dire de son agonie aux images mémorées de ce ballet mettant en présence cette jeune trapéziste et ce vieux clown, dans une sorte d'allégorie de ce qu'a dû être sa vie.

L'Homme qui racontait son premier amour

Dans *L'Homme qui racontait son premier amour*, l'action se déroulera entre la mer Noire et Passau en Allemagne, sur un bateau de croisière. Durant la remontée du fleuve, le protagoniste principal du film racontera son premier amour à une jeune femme inconnue qu'il tente de séduire. Cette dernière lui résiste, mais charmée par son récit, ira raconter à d'autres passagers – et à sa manière bien sûr – les histoires narrées par cet homme. De fil en aiguille, et même « traficotées », ces anecdotes garderont leur sens premier et diront à quel point, l'amour, c'est beaucoup plus que l'amour.

D'un point de vue narratif, je recours au principe de la « noria » utilisé par exemple par Buñuel dans *Le Fantôme de la Liberté* ou par Wojciech Has dans *Le manuscrit trouvé à Saragosse*.

La aussi, c'est un projet proche du journal intime puisqu'en remontant le Danube depuis la Bulgarie jusqu'en Allemagne, je vais

retracer une histoire d'amour avec une jeune femme rencontrée à la fin des années 60. J'y raconterai des épisodes de cette rencontre tels qu'ils ont eu lieu à l'époque, puis d'autres, quinze ans plus tard, trente ans plus tard avec cette même personne que j'ai revue au hasard de la vie, sans qu'il y ait eu à nouveau d'histoire d'amour entre nous.

J'ai déjà enregistré cette histoire, qui dure environ une heure. Pour cela, j'ai engagé une comédienne qui devait simplement m'écouter. C'était aussi l'occasion pour moi de me souvenir de moments qui me paraissent révélateurs de l'Histoire du monde : la manière de considérer l'école et les études à la fin des sixties, mes démêlés avec l'armée suisse, les débuts des combats alternatifs et écologiques, qui disent la belle insouciance de ces années-là, puis l'évolution du monde à partir des années 80.

Pour moi, ce sont trois films atypiques qui ne nécessitent pas de moyens pharaoniques. Lorsqu'ils seront terminés, je souhaite les diffuser à la suite, en assurant moi-même les transitions, à la manière d'un conteur.

Jean-François Amiguet, le raconteur d'histoires

FRÉDÉRIC MAIRE

Né en 1950, Jean-François Amiguet fait partie de cette génération de cinéastes venus une vingtaine d'années après les « pères » du cinéma romand (Tanner, Soutter, Goretta) et qui ont été, trop souvent, et inutilement, comparé à eux. Car l'auteur de *La Méridienne*, s'il fut leur assistant et leur admirateur, installe dès son premier long métrage, *Alexandre*, une petite musique bien à lui, **S cinémathèque suisse** A lire comme cela, cela faite de hasards et de sourires, de quiproquo et d'humour. Ce grand raconteur d'histoires, affabulateur hors pair, y met en scène des fragments de discours amoureux d'une profonde légèreté, nourris par sa grande cinéphilie et sa propre expérience de vie et de travail, notamment avec la cinéaste Anne Gonthier, coscénariste de la plupart de ses films.

La soirée que la Cinémathèque suisse propose, en collaboration avec l'Association Plans-Fixes, permet d'écouter Amiguet (se) raconter à travers le nouveau *Plan-Fixe* qui lui a été consacré, et de relire *Alexandre* (dans une version fraîchement restaurée) à l'aune de sa modernité, révélant combien le cinéaste appartient à un nouveau cinéma qui s'inventait à peine. Le DVD qu'Amiguet publie en parallèle constitue enfin l'occasion rêvée de redécouvrir avec plaisir son œuvre de fiction, accompagnée de courts métrages et de documentaires qui prolongent et complètent son goût pour la description de la chose bien faite.

Cinéaste trop rare (au cinéma), même s'il prépare aujourd'hui pas moins de trois longs métrages en parallèle (voir le texte ci-contre où il dévoile ses projets), Amiguet n'a pour l'instant signé que cinq films de fiction. La trilogie sur les incertitudes du cœur, à savoir *Alexandre*, *La Méridienne* et *L'Écrivain public*, suivis d'*Au Sud des nuages* et de *Sauvage*. Le DVD permet de découvrir toute une facette méconnue de son œuvre : à la fois les courts métrages comme *Le 10 août* consacré au bistrot veveysan du même nom – devenu depuis un café à l'américaine – ou *La Morsure du citron*; et les petites perles signées pour la télévision comme *L'Eau qui fait tourner la roue*, réalisé pour l'émission *Passez-moi les jumelles*, où le cinéaste a trouvé à la fois l'espace d'une

nouvelle manière de faire du cinéma – et, peut-être, l'inspiration pour ses deux derniers films, le voyage en train du paysan valaisain aux confins de la Chine dans *Au Sud des nuages*, ainsi que le ménage à trois, mutique, du vieil homme, de la jeune femme et du loup dans *Sauvage*.

Car la vie de Jean-François Amiguet n'est jamais bien loin de ce qu'il filme. Il y a dans tous ses films un peu (beaucoup?) de lui-même, de ses tourments amoureux, de ses questionnements existentiels, de ses interro-

gations plus philosophiques. A lire comme cela, cela semble terriblement narcissique. Mais Amiguet possède un rare sens de la mise en abyme qui lui permet de se raconter tout en se réinventant en permanence. A tel point qu'on ne sait jamais très bien si ce qu'il raconte appartient à la réalité ou si, bien au contraire, la réalité se plie à ce qu'il raconte – ce qui est, en définitive, la marque des grands cinéastes!

S'il y a enfin une dernière chose à relever de Jean-François Amiguet, c'est sa grande humanité. S'il y a en lui un peu d'*Alexandre* l'absent, d'Adrien et de Bernard les misanthropes, il y a avant tout le saltimbanque, le clown, celui qui sait se faire écouter de tous d'un bout à l'autre de la planète. Comme il le disait lui-même dans un entretien qu'il m'avait consacré lors de la sortie d'*Au Sud des nuages*: « A la fin du film, le paysan Adrien parle à une femme chinoise qui ne comprend pas un mot de ce qu'il lui dit (et inversement). Pourtant je crois que ça c'est le vrai dialogue. On se comprend sans se comprendre. C'est la magie de la relation humaine, qui fait qu'à certains égards on devient peut-être, pour quelques instants, des citoyens du monde. »

Soirée Jean-François Amiguet
à la Cinémathèque suisse, en sa présence
mercredi 3 décembre, Casino de Montbenon
18h *Plan-Fixe*, entretien avec Frédéric Maire
(salle Paderewski)
21h Le 10 août, suivi d'*Alexandre*
(versions restaurées) (Cinémathographe)

Coffret 5 DVD Jean-François Amiguet
5 longs métrages, 4 courts métrages,
Plan-Fixe, divers bonus
Edition Zagora Films avec la collaboration
de la Cinémathèque suisse




Jean-François Amiguet

à la Cinémathèque suisse

Mercredi 3 décembre à 21h
Projection en présence du cinéaste des
copies restaurées d'*Au 10 Août* et d'*Alexandre*
à l'occasion de la sortie du coffret DVD
réunissant les films de Jean-François Amiguet

Billetterie : www.cinematheque.ch/live
Boutique : www.cinematheque.ch/boutique

Image : Michel Volz et Didier Savignat dans *Alexandre*
de Jean-François Amiguet et Anne Cornillon, co-réalisatrice, 1983
(Collection Cinémathèque suisse)

 **cinémathèque suisse**